DÉNONCIATION

PAR LE FAUBOURG

SAINT-MARCEAU

AU FAUBOURG

SAINT ANTOINE.



DÉNONCIATION

PAR LE FAUBOURG SAINT MARCEAU AU FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

ALLONS, amis, à l'éveil; le duc d'Orléans revient. Nous savons pour maintenant à quoi nous en tenir sur son compte; nous savons où il veut nous mener : sans doute que nous ne serons plus ses dupes.

C'est dommage, parbleu ! si il avoit été sincere, nous l'aurions bien aimé pour les services qu'il nous a rendu. En nous nourrissant, en nous distribuant de l'argent, il nous a fait aimer la liberté, et il nous a donné des armes pour la conquérir et pour vaincre ces vilains aristocrates. En vérité, nous lui aurions beaucoup de grandes obligations, s'il n'avoit pas gâté tout

ça par ces vilaines entreprises. Nous le regardions comme notre sauveur et comme notre auguste gardien ; et il l'auroit été tout de bon, s'il ne nous avoit pas trompé.

Mais las ! il ne travailloit que pour lui, et il ne vouloit pas se contenter de la gloire d'être notre libérateur. Il se moquoit de nous, pauvre peuple, en nous faisant accroire qu'il ne pensoit et n'agissoit que pour nous. Comme les hommes sont méchans, et sur-tout ces grands !

Vous le savez bien, comme nous marchions avec confiance sur ses pas, comme nous suivions avec fidélité tous ses ordres. Les gens qu'il nous envoyoit nous paroissoient des Messies. Hélas ! si nous avons quelquefois donné du chagrin à notre bon roi, nous en étions bien innocens. Le duc disoit comme ça que c'étoit bien, et nous le croyons.

Nous le croirions encore, sans la malheureuse histoire du mois d'octobre. Hein, vous vous en souvenez ; vous savez combien nous étions encore de bonne foi dans cette occurrence. Nous mourrions de faim, nous n'avions point de pain, et l'on dit encore que c'étoit ben par son fait ; il nous dit qu'il faut aller à Versailles en demander, que cela fera le meilleur effet du monde : nous y allons bonnement, tout uniment

dans cette intention, sans en avoir aucune autre ; et puis arrivé là, il nous met en fureur sur un autre objet, pour à raison d'une circonstance que nous n'entendons pas trop ben, et nous attaquons les gardes-du-corps sur sa parole. Il met parmi nous un autre enragé, un autre duc qui nous parloit souvent en son nom, mais que nous ne reconnûmes pas d'abord sous son déguisement, et qui nous conduit, où ?..... Ah! mon dieu ! si nous ne nous étions pas retenus nous-mêmes, si nous n'avions pas eu horreur de ce qu'on vouloit nous faire faire, il alloit arriver un beau malheur ! Si nous avions fait ce qu'il vouloit, notre doucereux seroit aujourd'hui tout de bon notre roi, et il ne penseroit plus du tout à nous faire du bien ; car, voyez-vous, un homme qui fait cela ne peut pas être un brave homme ; il auroit ce qu'il vouloit, et puis nous en serions les dindons tout du long.

Heureusement nous avons vu clair, et nous ne lui avons laissé que les gredins qu'il avoit mêlés avec nous, pour frapper les grands coups, et par bonheur, ils ont eu peur de cette garde-nationale, et lui aussi a eu peur, et il s'est enfui.

Mais, par enfin, il s'ennuie, et il risque le paquet ; il revient.

C'est donc pour ça qu'on a encore cherché à nous fâcher contre le châtelet. C'est donc pour ça que ces messieurs Lameth, d'Aiguillon, Duport et autres qui ont toujours été ses entremetteurs avec nous, nous ont donné de si bons dîners, où ils nous ont tant amijotés, et tant cajolés nos femmes ? C'est donc pour ça qu'après nous avoir encore envoyé de l'argent, ce M. Lameth vouloit que nous le laissions commandant de la garde nationale de Paris, et que, sur notre refus, il est allé se faire nommer à Versailles ?

Oh bien, amis, s'ils comptent encore nous enjoler, il faut qu'ils comptent sans leur hôte : ne prêtons plus nos mains pour tirer les marrons du feu. Ce feu est aussi par trop dangereux, ma foi ! Puisqu'il joue pour son compte, le gros monsieur, il n'a qu'à chercher d'autres parieurs.

Amis nous ne pouvons plus jouer à colin-maillard. Nous savons à cette heure de quoi il retourne. Nous vous dénonçons que le duc d'Orléans revient ici, de connivence avec messieurs les anglais, qui lui ont fourni de l'argent pour acheter le royaume de France, à condition de leur en céder une partie ; non pas celle-là qui est ici, mais celle qui est là bas

dans la mer, et d'où viennent les bois que nous travaillons.

Ce n'est pas là notre compte. Nous voulons bien être libres, mais nous ne voulons pas chasser notre bon roi. Il faut laisser à chacun ce qui lui appartient, et nous n'entendons pas que les anglais viennent se mêler de nos affaires.

Ainsi, nos bon amis, tenons-nous bien serrés. Ne nous laissons plus prendre à l'hameçon; nous connoissons l'appât. Rejettons maintenant les offres hableuses de notre duc d'Orléans, qui a voulu nous endormir, et loin de lui prêter la main pour la réussite de ses grands projets, opposons-nous de toutes nos forces à ses desseins.

Appelons même à notre secours nos braves frères, les ci-devant gardes-françaises qui ont été aussi bien gourrés que nous, et dont M. le duc vouloit faire un régiment à ses ordres, afin, à ce qu'il nous disoit, d'être toujours en état de nous protéger. Dénonçons-leur le tour de passe-passe; unissons-nous à eux, et montrons à monsieur le duc d'Orléans que des français sont incapables de détrôner leur roi. Montrons-lui que si des français savent reconnoître les services qu'on leur rend, ils rou-

639

gissent aussi quand..... c'est-à-dire que nous serons d'autant plus furieux contre lui, qu'il nous a trompés sous l'apparence de la bonne amitié.

Quoi que puisse faire le trop bon la Fayette, que le gas n'aime pas, et pour de bonnes raisons, nous pourrions bien commencer par l'accrocher, sans attendre les longueurs de cet éternel châtelet, qui fermera l'écurie quand les chevaux seront enfuis. Morgué! qui muse s'abuse.

Au surplus, nous attendons vos députés. Mous aurons une vingtaine de bons vivans des ci-devant gardes-françaises, et nous aviserons à quelle sauce nous metrons le poisson; nous pourrons bien jeter dans la même poële tous les carpillons qui suivent le gros brochet.

Fait en comité, au faubourg Saint-Marceau, le 29 Juin 1790.

VALENTIN le jeune, président.

THÉODORE, vice-président.

Jacques BOSCHEAU, Pierre HEURTELOUP, François LANSON, Jean VARENNE, Nicolas THIBOUST, HENRIOT, PASCAL, GRAVART, Louis GRISON, ROBERT, Pierre ROUILLY, Vincent FALAISE, au nom de 4000 habitans.

VALENTIN l'aîné, secrétaire.